

Mondidier 19 juin 1807

Très-cher Père

je vous répons à la lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire, sur les affaires de mon frère; je rend graces au bon Dieu de nous en avoir tiré de la sorte; c'est une perte cher Père, comme vous dites, mais une perte qui se fait infiniment moins sentir que la perte d'un enfant, car j'appellerais cela une perte que de voir un fils quitter des parents qu'il aime et qui savent que ce n'est pas là son état. D'ailleurs ce n'est pas encore extrêmement cher, on paye beaucoup plus ici; un de mes condisciples de tours, à un frère, qui a remplacé pour dix mille livres. Du reste je crois bien cependant que s'il fallait remplacer souvent cela ne se ferait pas si facilement; j'espère avec le secours de Dieu que vous en serez quitte pour moi, à moins de frais; mais je cesserai, à vous parler de cela, pour les vacances. j'ai lu d'un bout à l'autre votre lettre en présence de François, il a paru être touché de vos remontrances c'est vraiment là la manière dont il veut être repris, ce qui le prouve évidemment, c'est qu'il s'applique beaucoup mieux, son professeur est beaucoup plus satisfait de lui et lui a même dit que son prochain bulletin sera beaucoup meilleur s'il persévère ainsi jusqu'à la fin du mois il parle a présent assez bien français mais c'est l'usage qui devra le lui apprendre car pour les principes de la langue il n'y réfléchit pas beaucoup. J'espère pourtant que cela viendra aussi. Il n'a pas autant de pénétration qu'on pourrait l'exiger de son âge. Du reste il a bon caractère, il a le coeur bien fait.

Je vois dans la lettre de ma chère mère que vous êtes inquiets de ce qu'il y a longtemps que je ne vous ai écrit, je vous ai écrit il y a quinze jours, et j'ai remis pour le milieu de ce mois à répondre à votre lettre. J'y vois aussi, et je n'y suis pas peu sensible, que vous désirez autant que moi de nous voir ensemble; O! quelle joie je ressens d'avance quand je pense que dans 2 mois, ou environ, je reverrai notre chère famille! mais il me semble que je prolonge le tems qui reste encore à écouler, à force d'y penser; tant il est vrai qu'il n'y a point de roses sans épines. Le souvenir de ce qu'il a y de plus cher, pour moi, en ce monde m'attriste. en effet, plus j'y pense, plus le chemin paraît long qui me reste encore à passer loin de vous. Le bon Dieu exige cela de moi, vous le voulez aussi, et je me soumetts avec bien du plaisir à des ordres si sacrés.

je vois aussi dans la lettre de ma chère Mère qu'elle se dispose à aller voir sa fille, je serais bien aise que vous me fassiez savoir le résultat de son voyage.

Daignez, très-cher Père, être l'interprète de mes sentiments auprès de ma chère Mère, de mon cher frère et de mes chères soeurs à qui je vous prie de dire que je prie le bon Dieu pour elles, afin qu'il daigne leur garder la robe nubiale de leur première communion, pure et sans la moindre souillure. Ah! si elles savaient combien cette robe est précieuse, qu'elles se garderaient bien de la souiller! Ne serait il pas bien juste qu'elles fissent de leur côté tout ce qui dépend d'elles pour répondre autant qu'il est possible à l'amour que leur témoinne le bon Dieu!

Je finis très-cher Père en me recommandant à vos prières et à celles de mes chères soeurs.

Ah! que ne peuvent elles pas auprès d'un si bon Epoux que l'est Jesus-Christ! qu'elles demandent à ce cher époux pardon pour un frère qui est vraiment ingrat envers un Dieu qui lui fait tant de bien. Que je serais heureux si j'avais gardé cette promesse que je lui ai faite à ma première communion, d'être tout à lui! Je vous embrasse de tout mon coeur ainsi que François.

Votre très-dévoué et soumis fils

C. Van Crombrughe

P.S. Je vois en relisant ma lettre qu'elle est remplie de fautes d'attention mais oubliez le style pour n'y trouver que mon coeur qui s'y cache.